

Tianguis et Morena

Entretien de Raúl Argemi avec Paco Ignacio Taibo II

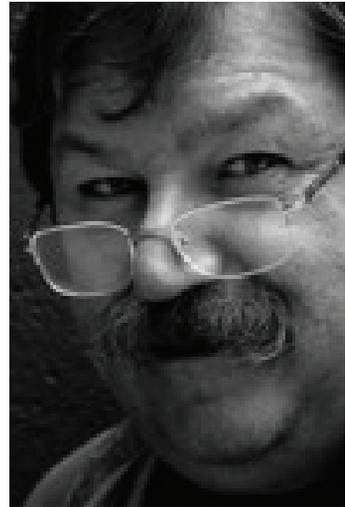
Notre ami l'écrivain argentin Raúl Argemi (voir le Carnet de mai) nous a recommandé l'une des dernières entrevues qu'il a faites pour la revue Miradas al Sur à Paco Ignacio Taibo II qui était invité au Salon du livre qui se tient à Buenos Aires sur trois semaines chaque année au mois de mai.

Morena qui existe depuis 2006 est devenu un parti politique il y aura tout juste trois ans en novembre prochain. Il nous a semblé que son existence presque ignorée dans la presse hexagonale méritait une information, avec l'entretien qui suit.

Rajoutons qu'au début du mois de juin les élections qui sont évoquées dans les lignes qui suivent ont permis à Morena de devenir le parti le plus voté dans la capitale mexicaine, de remporter cinq delegaciones (nom des seize districts qui constituent le Distrito Federal de la capitale mexicaine) qu'il a pris au PRD dont il est une scission, et de marquer sa présence dans le reste du pays.

Les Tianguis de l'association Para Leer En Libertad sont une des facettes de l'extraordinaire travail de promotion de la lecture que l'auteur mexicain a créé et développé avec son épouse Paloma SAÍZ et une équipe de collaborateurs chevronnés et enthousiastes. Un travail et une réussite qui pourraient servir de modèle.

Leer en español.



Le biographe de Pancho Villa et de Che Guevara dirige la *Brigada para Leer en Libertad*, une croisade pour la lecture qui apporte des livres dans les quartiers de l'immense métropole que constitue la capitale mexicaine. Il mène en même temps une action politique pour combattre la corruption.

Le Mexique était cette année le pays invité à La *Feria del libro* de Buenos Aires, et dans la délégation des écrivains mexicains la présence de Paco Ignacio Taibo était obligatoire. *Miradas al Sur* a saisi l'occasion pour partager une pizza et une petite conversation avec l'auteur mexicain né dans la province espagnole des Asturies. Taibo revendique comme écrivain le rôle

historique de l'intellectuel. Et il préfère à la profession, ou pour être exact au métier, le travail et l'action qui l'amènent à s'engager avec sa propre réalité. Pour parler clair et net, il n'hésite pas à prendre parti sur le plan politique.

À la liste imposante de ses livres où la fiction côtoie l'essai historique et la biographie de personnages comme Pancho Villa ou le Che, s'ajoute l'organisation de festivals littéraires et de rencontres d'auteurs de langue castillane, pour l'essentiel Latino-Américains, avec le public. Une preuve incontestable qu'il ne conçoit le travail de l'écrivain que par une implication constante avec la réalité.

Rien d'étonnant donc si, au moment où la pizza arrivait sur la table, on a tout de suite évoqué le sujet de la *Brigada Para Leer en Libertad*, une entreprise certainement extravagante et des plus délirantes mais qui démontre cependant que le bon sens et le pragmatisme ne sont pas ennemis de la vie en mouvement. *Para Leer en Libertad* est une association civile qui ne se contente pas de fonctionner, son activité ou plutôt ses activités sont en tous points admirables dans un pays ravagé par la corruption, les guerres que se livrent entre eux les cartels de la drogue ou que mènent contre eux les forces armées de l'État dont on ne sait plus très bien – ou plutôt dont on sait très bien – de quel côté elles se rangent. Si bien que vouloir la paix ou se démener en faveur de la lecture pourrait faire croire à une mauvaise plaisanterie.

Taibo a déclaré à de nombreuses reprises lors du festival la *Semana Negra de Gijón* – l'une de ses plus remarquables inventions – que ce projet est né de l'expérience de Paloma Saiz Tejero, fille d'exilés espagnols, l'autre charpente essentielle de l'édifice et l'épouse de Paco :

« Quand Paloma travaillait comme fonctionnaire à la promotion de la lecture, elle a eu de nombreuses et excellentes initiatives : des livres que tu pouvais prendre dans le métro quand tu montais et que tu rendais en descendant ; des livres pour la militance sociale, etc. Mais elle a dû s'arrêter lorsqu'elle a perdu sa place pour des raisons politiques. On s'est alors dit que ce travail correspondait à une organisation au sein de la société civile et on a lancé le projet. En ce moment, on a onze personnes employées à temps plein dont huit reçoivent un petit salaire et deux cents bénévoles qui mettent la main la pâte.

– C'est vrai que vous offrez des livres gratuitement ?

– C'est vrai. Mais il faut d'abord dire que les grandes maisons d'édition sont devenues les plus grandes destructrices du livre. Elles éditent un livre aujourd'hui, au bout de quatre

mois, elles le sortent de leur catalogue et deux mois plus tard, elles le pilonnent pour ne pas payer des frais d'entreposage. Nous, on a pensé qu'on pourrait leur proposer de nous laisser au prix coûtant ces livres qu'ils allaient guillotiner. Pour eux c'était une bonne solution et pour nous c'était l'occasion de faire arriver le livre jusqu'aux gens, jusqu'au lecteur et à un prix très bas, presque gratuit. Nous avons donc commencé à aller dans les quartiers lors de festivités avec une consigne dans le genre : "Prenez le livre qui est là avant qu'on en fasse de la pâte à papier." Et ça a marché. On a commencé comme ça. Mais on n'en est pas restés là. On a créé notre propre maison d'édition et on a publié des livres sur l'histoire de notre pays et sur des questions sociales. Le Mexique est un pays en ébullition, un pays qu'il est difficile d'expliquer et de raconter, un pays où les gens se posent beaucoup, énormément de questions. De nombreuses et graves questions. Tous les livres que nous éditons nous les offrons, gratis, mais pas à n'importe qui. Il se trouve aussi que beaucoup d'intellectuels de gauche – journalistes, historiens, chercheurs, écrivains – nous soutiennent, on organise des rencontres dans les quartiers avec des conférences. Qui était réellement Emiliano Zapata, des questions en matière de droit social, sur le plan de l'économie, de l'histoire, sur tout ce qui concerne notre réalité d'aujourd'hui et qui est inévitablement lié à l'histoire. Nous donnons un livre aux personnes qui assistent à ces conférences et qui sont venues parce que les sujets les intéressaient véritablement. Nous entretenons ainsi leur militance sociale. On va bientôt célébrer le bicentenaire de la nation mexicaine et compte tenu de la situation que nous vivons, il est absolument nécessaire d'agir pour faire admettre le besoin d'un changement profond.

– Combien de livres avez-vous édités et comment se financent-ils ?

– Une fondation nous soutient et comme nous savons nous montrer efficaces, certains responsables politiques nous demandent parfois de nous charger ponctuellement de l'organisation d'une fête autour du livre. Nous dépensons peu et nous sommes prudents ; cela nous a permis de publier cent cinq titres. Certains avaient disparu depuis longtemps des tables des librairies et d'autres, des ouvrages inédits, sont des nouveautés. Et tout ça grâce aux droits que nous cédent les auteurs en contrepartie de leur engagement. Il faut dire aussi que nos manifestations sont organisées très simplement, si simplement qu'on les appelle des *tianguis*¹. Parfois, les maisons d'édition mettent leurs livres sur une bâche à même le sol. Nous aussi d'ailleurs, il nous arrive de le faire quelquefois. Ce qui marche très bien, c'est "l'étal de poésie". On accroche des copies de poèmes à une ficelle et les gens peuvent emporter celui qui leur

¹ Organisation indigène du marché où les produits sont présentés à même le sol et dont le nom sert aujourd'hui à désigner les foires et marchés en plein air.

plaît. Pour le savoir, évidemment, ils doivent l'avoir lu entièrement. Rien de mieux pour faire connaître et aimer la poésie.

– Vous n'intervenez que dans le D. F., autour de la capitale ?

– Nous allons partout, mais notre plus forte présence se situe dans le *Valle de Mexico*, c'est-à-dire la ville de Mexico et toutes les nombreuses localités qui dans un rayon de 40 kilomètres constituent le grand D. F. Pour vous donner une idée, nous avons une manifestation tous les jours pour ce mois de mai. Dans les différents quartiers et petits villages où on nous accueille, les gens viennent par milliers. Il y a une vraie volonté de pouvoir se faire une idée sur différents sujets et la lecture est un chemin vers la liberté.

– Compte tenu de votre très longue trajectoire politique, nous aimerions avoir votre vision sur la situation de votre pays aujourd'hui. Vu de l'extérieur, c'est un peu effrayant. On a vraiment l'impression que la corruption a dépassé les limites de la confiance que l'on peut avoir dans l'État.

– C'est exact, le Mexique est envahi par une corruption qui s'étend à tous les niveaux ; il est difficile de faire pire. Cette corruption vient de l'échec de l'État, de ses structures et du système juridique presque totalement infiltré. Moi, je viens du *PRD (Partido de la Revolución Democrática)*, un parti qui a éclaté à cause de la corruption et s'est transformé en comparse des pouvoirs financiers. À tel point que son dirigeant, Andrés Manuel López Obrador, en a démissionné pour lancer un autre mouvement, alternatif, *Morena (Movimiento de Regeneración Nacional)*. Je fais partie du bureau directeur de *Morena*, comme beaucoup d'autres intellectuels venant d'un large éventail de la représentation populaire qui va des socialistes jusqu'à des communistes intransigeants, mais qui sont tous des gens qui n'ont jamais renoncé à agir pour changer les choses. Quand nous avons constitué *Morena*, on aurait pu croire à un simple geste de réaction, mais c'était une réponse à un réel besoin ; en une seule année, on a enregistré 750 000 adhésions.

– Vous croyez qu'il est possible d'obtenir la démission d'Enrique Peña Nieto de la présidence ?

– Pour le moment, ce que nous avons à l'esprit ce sont les élections du mois de juin où seront en jeu les élections de députés, l'assemblée de la ville de Mexico et les *delegaciones*. Les *delegaciones* sont des districts répartis sur l'ensemble de la ville. Ces entités représentatives et fédérées ont une grande autonomie économique et politique et leurs responsables sont

élus. Elles ne peuvent pas être manipulées depuis le sommet de l'État. Il y a seize *delegaciones* dans la capitale mexicaine et certaines atteignent un million et demi d'habitants, ce qui n'est pas rien.

– Si on compare avec les trois millions dans l'agglomération de Buenos Aires, avec un poids considérable sur le reste du pays, c'est assez impressionnant.

– En effet, c'est un pouvoir énorme, parce que la *delegación* est vraiment un gouvernement autonome. Les gens veulent un changement et si nous obtenons un bon résultat aux élections nationales de l'an prochain, nous aurons de grandes chances de bien figurer dans la représentation nationale.

– En Argentine, l'influence des grands médias est très forte, faisant pencher la balance dans un sens ou dans un autre. Leur concentration est encore plus importante au Mexique avec notamment *Televisa* qui est un immense monopole. Quel est leur rôle sur l'échiquier politique ?

– *Televisa* et *Canal 13* détiennent 90 % des médias, qui les font intervenir en fonction de leurs intérêts. Ils appuient ceux qui sont de leur côté sans toutefois donner toujours le meilleur résultat. Lors des élections remportées par Peña Nieto, ce qu'avaient préparé les médias n'a pas fonctionné. Alors, son parti, le PRI, a organisé la fraude électorale. Ils ont voulu nous vendre "le nouveau PRI", comme si ce vieux parti était devenu différent, comme si ce n'était pas cet éternel PRI (*Partido Revolucionario Institucional*) et ils ont fait une immense propagande. Deux mois avant la date des élections, les résultats de leurs sondages étaient calamiteux. Ils se sont donc vite lancés dans l'achat systématique des votes. Ils ont directement acheté cinq millions de votes.

– Mais des votes effectifs ? Parce que tout ça nous rappelle l'époque où Perón avait fait cette mise en garde dans un discours : "Ils vont vous donner toutes sortes de choses, prenez-les, parce qu'une fois dans l'isoloir le vote est secret."

– Nous aussi, on a eu ce message. Ils sont allés chercher des gens qui étaient vraiment dans la précarité et ce n'est pas une question de démagogie. Les juges nous ont dit la même chose lorsqu'on est allés porter plainte "preuves à l'appui" pour dénoncer des pratiques violant la Constitution avec la remise de sommes d'argent en échange de votes. Ils nous ont dit d'accord, vous pouvez prouver qu'ils ont donné de l'argent contre un vote mais quelle preuve avez-vous que ceux qui l'ont reçu ont bien voté pour eux ? Et voilà comment ça s'est terminé. Les juges

n'ont pas reconnu que le fait qu'en offrant de l'argent pour obtenir des votes, le PRI violait la Constitution. Le pouvoir judiciaire est lui aussi corrompu et il n'y a pas d'autres recours. Pour les prochaines élections de juin et pour le scrutin national, nous ferons tout ce qu'il faut pour éviter l'usage de la fraude, sachant bien qu'ils n'ont pas d'autre choix.

– Si on compare avec l'Argentine où les partis politiques naissent et se développent à Buenos Aires, sans avoir beaucoup de poids dans les provinces et avec une méfiance historique de l'intérieur envers la capitale, est-ce que *Morena* peut s'identifier avec l'immense territoire énormément peuplé de la zone du D. F. ? Y a-t-il aussi des résistances à l'intérieur du pays ?

– *Morena* a des membres sur l'ensemble du pays. Partout, les militants se concentrent d'abord sur leurs problèmes particuliers qui ne sont pas partout les mêmes, mis à part celui de la corruption, qui lui, touche tout le monde.

Traduction par Jacques Aubergy.